

De chacun selon ses forces

A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

33e ANNEE - NOUVELLE SERIE - Numéro 173

Version française 0 10 NF.

Version franco-espagnole 0 40 NF.

28 DECEMBRE 1961

LE FASCISME NE NOUS ABATTRA PAS!

Le président de la cinquième république vient d'interdire, par décret du 20 décembre, la parution des périodiques «Despertar», «Boletín Confederal» et «Solidaridad» édités par nos camarades espagnols en exil.

Les mesures prises contre nos camarades espagnols sont tellement scandaleuses qu'elles devraient soulever d'indignation tous les républicains, donc tous les Français, puisque tous se réclament de cette doctrine.

Rien n'a été épargné aux exilés politiques, réfugiés en France, depuis 1939, en vertu du droit d'asile reconnu par une convention internationale : Internement, déportation, emprisonnement, privation du droit d'expression, cela, ce qui est un comble, sans aucune justification valable.

Quel crime leur reproche-t-on? Quel délit ont-ils commis? Aucun! On ne peut en effet mettre à leur compte les fautes commises depuis quinze ans par une poignée d'illuminés qui étaient sans rapport avec les militants de la C.N.T.E.

Jamais nos camarades ne se sont immiscés dans les questions politiques particulières de la France... sauf, toutefois, pendant la période 1939/1945, au cours de laquelle ils peuplèrent les camps de concentration nazis.

La portée des mesures répressives gouvernementales ne se limite pas là. Par un malencontreux concours de circonstances, elles font d'une pierre deux coups.

Les milliers d'Espagnols exilés, membres de l'A.I.T., sont statutairement adhérents de la C.N.T. française, section de cette organisation. Or, la grande majorité des exilés, s'ils plus mal et ne l'écrivent, à vrai dire, pas du tout. Les laisser coupés de nous, en acceptant le fait accompli, provoquerait la désagrégation de la section française de l'A.I.T. et la condamnerait à disparaître à brève échéance.

C'est pourquoi, pour éviter cette extrémité, conscients de la nécessité absolue de faire profiter tous nos adhérents des informations anarchosyndicalistes qu'ils sont en droit d'exiger de notre organisation — qui est la leur —, nous avons décidé de faire paraître, à partir de ce numéro, un COMBAT SYNDICALISTE, BILINGUE, HEBDOMADAIRE.

Cette décision nous provoquera de multiples difficultés et de gros sacrifices financiers. La SOLIDARITE, L'INTERNATIONALISME, n'étant pas, pour nous, des formules creuses, vides de sens, nous ne pouvons agir autrement.

Nous sommes persuadés que tous nos adhérents, sympathisants, lecteurs, se retrouveront sans exception à nos côtés pour lutter contre les fascistes, dont le but final est par trop évident.

Nous faisons entière confiance à tous nos amis; ils peuvent par réciprocité compter sur nous pour poursuivre inlassablement la lutte.

La C.N.T. continue, camarades, et elle continuera toujours, malgré les forces répressives conjuguées, malgré Franco, malgré tous ses alliés avoués ou camouflés, jusqu'à son triomphe de notre juste cause, qui ne peut par ailleurs, laisser indifférents ceux pour qui la sauvegarde de toutes les formes de liberté est une nécessité majeure.

C.N.T.F. Section française de l'A.I.T.

LES THEORIES ET LES REALITES (1)

Karl Marx naquit en 1818, il y a donc 140 ans... Son œuvre est immense mais nous ne nous proposons que d'analyser les parties économiques qui ne sont pas transposables à notre époque.

Marx s'était proposé de mettre au point un socialisme scientifique éparpillé dans les œuvres des penseurs qui l'avaient précédé.

Il essaiera tout d'abord d'allier la réalité à l'idéalisme. Puis, il entre dans l'interprétation matérialiste de l'histoire.

«Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de la vie sociale, politique et intellectuelle en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine la

réalité, c'est, au contraire, la réalité sociale qui détermine la conscience.» Engels, qui fut son collaborateur exprima cette pensée dans une langue encore plus robuste:

«Si l'on regarde de plus près ce que c'est que la Pensée et la Conscience, et d'où elles proviennent, on trouve qu'elles sont le produit du cerveau humain, et que l'homme même est un produit de la Nature, qu'il ne s'est développé dans et avec le milieu ambiant, ce qui permet de comprendre que les produits du cerveau humain qui, en dernière analyse, sont également des produits de la nature, ne soient pas en contradiction avec l'ordre de la nature, mais coïncident avec lui.»

Marx a donc fait un grand pas sur les richesses innombrables incapables de la distribuer, tant l'évolution matérielle foudroyante n'exerce sur eux aucun déterminisme constructif. L'intelligence est sans clairvoyance, sans courage, sans volonté de combat. L'idée est absente. Oui; le mode de production n'a pas déterminé l'idée.

Le mode de production (périodique) n'a pas déterminé l'idée que, malgré l'abondance des biens, et à cause même de cette productivité, l'échange devenait impuissant à satisfaire les besoins et qu'il était nécessaire de passer, sans transition, de l'administration étatique à l'administration capitaliste.

Chez les hommes, le déterminisme se colore des réactions de l'intelligence. Le mode de production est un fait qui n'est déjà plus de l'ordre des phénomènes naturels, parce qu'il est conditionné par l'action de la conscience contre les forces aveugles de la nature. La réalité sociale est une conséquence de la lutte des Besoins dirigée par l'intelligence, pour l'asservissement et l'exploitation des richesses naturelles.

L'intelligence est et restera toujours une expression de la nature, mais au fur et à mesure des transformations auxquelles elle participe, elle s'arrache à l'attraction matérielle dans la mesure où la volonté peut discipliner les forces aveugles qui l'ont engendrée.

Depuis Marx, les nations les plus civilisées ont réalisé un potentiel matériel et des conditions d'existence qui, selon lui, devaient déterminer leur orientation socialiste. Or, dans ces pays, l'intelligence n'ayant pas su acquiescer le sens de la liberté, les masses sont restées prisonnières de l'ordre qui les asservit. Au contraire, en des pays matériellement arriérés, mais où l'intelligence avait forgé des volontés libératrices, des révolutions ont éclaté... écorchant quelque peu le règne de Marx.

«Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de la vie sociale...» Il ne suffit pas que des besoins profonds soient ressentis, il faut encore et surtout que l'intelligence soit mûre pour orienter la libération vers la satisfaction. Notre époque achève (1961) voit les peuples créateurs de

laisser la rareté pour maintenir prix, salaires et profits. Il faudrait désaturer les machines! Et ce rêve pervertir est impossible à réaliser... Ou, l'abondance ambiante cessant d'avoir une «Valeur financière», distribuer gratuitement les choses et les services...

Marx a écrit, répondant à Proudhon: «Ce n'est donc que dans un ordre de choses où il n'y aura plus de classes que les révolutions sociales cesseront d'être des révolutions politiques...»

Aujourd'hui l'état de choses nous permet de répondre aux croyants marxistes: «Pour créer une société sans classes il faut organiser un plan de distribution égalitaire. C'est une affaire qui regarde exclusivement producteurs et consommateurs. Ce n'est ni une affaire de capitalisme d'Etat ou de capitalisme privé. C'est un problème exclusivement économique, un problème d'administration des choses. C'est d'ailleurs pourquoi les marxistes russes n'arrivent pas à le solutionner: ils en sont encore à 1820!!!

C'est pourquoi les socialistes de toute obédience n'apportent plus aucune proposition à ce sujet: ils paucotent dans leurs contradictions, et, devenus philosophes, se satisfont d'un capitalisme qui leur assure une politique aisée sur des esprits totalement fourvoyés... Marx a vécu au temps de la Révolution industrielle et de la révolution industrielle et limitée des travailleurs.

Aujourd'hui, le progrès a bouleversé l'économie lui faisant faire un bond formidable vers l'abondance des biens. La machine remplace l'homme en déclinant la production, mais le travailleur évincé devient un mendiant administratif et social perdant une grande partie de son pouvoir d'achat. De ce fait la production cesse d'être le problème numéro 1, c'est désormais la répartition qui devient le problème crucial: «Comment répartir ce que l'on produit?»

Comment satisfaire les besoins des hommes à l'heure où le progrès provoque l'arrêt des ventes et des achats? Il n'y a que deux voies: ou organiser la production de biens, ou organiser la distribution de biens.

Marx était de son temps. Il n'a pas connu nos expériences, celles que l'on a faites de ses théories. Aussi, me trompé-je... mais j'ai le sentiment que si cette vaste intelligence vivait notre époque, en autoritaire qu'il resterait, il demanderait l'exil de tous ses adorateurs et de tous ceux qui ont triqué ses œuvres, et n'ont pas su interpréter l'évolution historique, vers les sociétés sibiennes, là où les czars de tous les temps ont laissé crever leurs victimes... Le mode de production est déterminant de nécessités sociales nouvelles, mais ces dernières ne se matérialisent qu'avec le secours de l'idée: l'éducation est le levier du Progrès Social.

(A suivre)

(1) Voir C. S. Nos 171 et 172.

PROMESSES FALLACIEUSES

Depuis des années, ceux qui dirigent les destinées de la France, promettent un Statut de l'Objection de Conscience; l'Etat, lui-même, a reconnu sa nécessité. Déjà en 1906, Charles de Gaulle écrivait: «Sauvez une âme, avant qu'elle ne soit saisie, de l'aveugle désir de tuer son prochain» (1)

Depuis des années, les services du ministère des Armées étudient un projet; depuis des années, le pouvoir, une fois de plus, trompe le peuple. Certains laissent entendre que la promulgation d'un Statut de l'Objection de Conscience n'est pas réalisable, pour le moment, du fait de la guerre d'Algérie, mais, cette dernière terminée, le Statut serait promulgué. C'est de l'hypocrisie pure.

Si les hommes conscients doivent attendre que la France ne soit plus en état de guerre pour qu'un Statut soit reconnu, ils risquent de demeurer des criminels en puissance; depuis cinquante ans ce pays a toujours été en état de guerre, il n'y a aucune raison pour que la guerre d'Algérie terminée, les professionnels de la violence ne trouvent à s'employer, au nom de la France, à un endroit quelconque du monde.

Faut-il rappeler qu'en pleine bataille d'Angleterre, Winston Churchill a reconnu la légitimité de l'Objection de Conscience. C'est justement quand un pays est en état de guerre,

qu'un Statut de l'Objection de Conscience apparaît le plus nécessaire; c'est justement pendant cette période, que l'individu qui ne veut pas tuer est mis dans l'obligation, par la loi, de le faire.

Ben sûr, l'idée d'un Statut de l'Objection de conscience fait son petit bonhomme de chemin, une partie de la population commence à s'intéresser à ce problème, la loi du silence n'est pas toujours respectée, parfois, une presse plus sincère que la presse gouvernementale, dénonce le scandale; mais, cependant, plus de cent hommes sont actuellement privés de la liberté parce qu'ils entendent demeurer des hommes, c'est à dire des êtres conscients qui reconnaissent le respect que l'on doit à la vie.

Les partisans et les bénéficiaires de l'état de violence n'hésitent pas à couvrir d'opprobre et de honte ces hommes qui prétendent demeurer humains et qui préfèrent la géologie à une liberté relative, dont le prix serait le sang d'hommes inconscients et innocents.

Cette situation menace de s'éterniser; les déclarations des politiciens sont vaines et ne sont que promesses fallacieuses destinées à tromper le peuple. Il appartient chacun dans sa sphère, de lutter contre l'incompréhension d'une population bernée, de lutter contre la hargne d'une classe à qui profite le crime et qui entend maintenir obligatoire l'atteinte à la vie; ce faisant, nous affirmons simplement notre aspiration à une humanité réelle.

René Villard

(1) La Mauvaise Rencontre de Charles de Gaulle éditée en 1906 par la Librairie-Imprimerie de la Chapelle-Montligeon - Orne.

En raison de la nouvelle présentation du C. S. nous sommes obligés de reporter à la semaine prochaine la suite de «La Laïcité».

LA REDACTION

SURPOPULATION ET MISERE EN INDE

(Suite) Veut-on s'arrêter à examiner les causes de cette fécondation, cela me paraît indispensable, si l'on veut en rechercher les remèdes.

D'abord, rendons à la vérité, ce qui lui revient. Ce n'est pas uniquement l'Inde qui se place en tête d'un taux de natalité le plus élevé; d'autres pays la dépassent. C'est ainsi que si l'Inde enregistre le coefficient 43, pour 1941, l'Egypte atteint celui de 47 en 1940; la Palestine, celui de 40; Porto Rico 40 en 1942; le Mexique, celui de 42 en 1940.

Dans le «New York Times» déjà cité, on pouvait lire la déclaration du Premier Ministre Nehru:

«M. Nehru s'est déclaré favorable au contrôle des naissances comme projet de grande envergure destiné à arrêter l'augmentation annuelle de 4 millions de la population du pays, et comme l'une des mesures nécessaires à résoudre la crise alimentaire.» Faisant allusion aux religions, Nehru disait: «Alors que les religions hindoue et musulmane qui prédominent dans ce sub-continent ne prohibent pas les pratiques de «birth control», nombre des 362 millions d'habitants du pays s'y opposent par superstition, ou parce qu'ils les croient contraires aux lois naturelles.» Malgré l'ingénieur distingué entre

religion et superstition, il n'en reste pas moins vrai que chez beaucoup d'Indiens, les deux idées se confondent.

Mais sait-on d'autre part qu'en Europe, c'est la Belgique qui présente la plus grande densité de population, soit 500 au mille carré; suivie de la Grande Bretagne avec 530, et l'Italie, avec 400. Une remarque s'impose au sujet de la Grande Bretagne: elle paraît par certains côtés extraordinaire, puisqu'elle tolère la propagande néomalthusienne, baptisée chez elle de «Birth Control».

Bertrand Russell, dans «Les dernières chances de l'Homme», écrit: «L'Inde comme les Etats-Unis, a sa part de cruels bigots, qui préfèrent la pauvreté, la famine et la guerre, au contrôle des naissances.»

Cette superstition dangereuse pour l'avenir de l'Inde doit être détruite, non seulement en Inde, mais dans tous les pays où elle existe. Il faut réaliser une amélioration sensible des niveaux de la vie.

S. Chandrasekhar, dans son étude: «Les problèmes démographiques dans l'Inde et le Pakistan» (p. 8/9) écrit: «C'est l'importance de cette augmentation même qui donne naissance aux problèmes parce qu'elle annule tous les efforts destinés à améliorer le niveau de vie des Indiens, qui de l'avis général est très bas. Tous les efforts

tendant à augmenter la production des denrées alimentaires ou des autres ressources, et à développer les facilités existantes de manière à améliorer la part de chacun des habitants de l'Inde, deviennent donc vains dans une large mesure du fait de l'accroissement de la population. L'amélioration du niveau de vie de l'Inde ne peut donc, dans les circonstances actuelles, se concilier avec l'accroissement constant de sa population.» Voilà à mon sens, un avis très pertinent, mais...

Il y a pourtant un facteur qui devrait créer un certain équilibre, c'est celui de la mortalité. Citons encore Bertrand Russell, qui dans «Les dernières chances de l'Homme», page 53, écrit: «On peut envisager de deux manières la poussée démographique: en augmentant la mortalité, ou en diminuant la natalité. Les moralistes de la vieille école nous disent que la première est vertueuse, la seconde immorale. En vérité l'une implique de grandes et terribles souffrances, l'autre n'en implique aucune.»

Mais pour ce faire il est indispensable qu'existe une liberté, celle de la limitation des naissances qui implique ipso facto, soit un contrôle des naissances, les pratiques du «birth control» et répandre les connaissances requises pour cette limitation, c'est-à-dire les pratiques et produits anti-conceptionnels.

On doit savoir que la mortalité aux Indes est cependant extraordinaire. Pour 1.000 habitants, elle était de 24 en 1931, de 22 en 1940. Il faut de plus tenir compte de ce que bon nombre de décès ne sont pas déclarés.

10 millions d'individus meurent chaque année aux Indes. Et l'inquiétant est que cette mortalité atteint l'enfance dans des proportions troublantes: c'est-à-dire, plus du quart des enfants.

— 50 % des bébés meurent avant l'âge d'un mois, dont 60 % au cours de leur première semaine.

— 49 % meurent à moins de dix ans.

— 800.000 femmes meurent en couches chaque année, soit 235 pour mille.

Et voici l'extraordinaire: une amélioration si légère soit-elle, des conditions sanitaires présentes, sauverait 3 millions d'enfants en bas âge.

De là résultent en Inde, une augmentation de population de 5 à 8 millions par an.

84 millions d'accroissement de 1921 à 1951; et même accroissement de 1941 à 1951.

Aux Indes, la question ne se discute plus. Le problème démographique doit trouver dans cette limitation des naissances, sa solution pratique. Ni le gouvernement, ni les cultes mêmes, ne s'y opposent, mais le traditionalisme des populations est ancré et fait obstacle à la réforme.

Eclairer les masses indiennes sur les bienfaits de cette pratique, est donc une tâche urgente et indispensable.

Voici ce qu'écrivit Chandrasekhar, dans son étude publiée sous les auspices de l'Unesco et éditée en France chez Dunod en 1950:

«Une fois que les fonctionnaires chargés de la santé publique auront commencé à en faire ressortir l'intérêt, l'usage s'en répandra jusque dans les villages les plus isolés. Lors que les femmes indiennes seront instruites sauront qu'il existe réellement pour limiter le nombre des naissances, des procédés scientifiques qui répondent à certains de leurs besoins les plus impérieux, quoique inconscients, il deviendra facile de généraliser la pratique de ces procédés.»

(A suivre)

DISTRICT DE PARIS

«Trois départements, Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, huit millions d'habitants, tel est le district de Paris, le 20^e définitivement par le Parlement le 21 juillet dernier, afin d'éviter la dispersion des efforts et d'imprimer un dynamisme nouveau à l'esprit de la région parisienne. Cinq-cent quatre arrondissements, groupant certaines communes de banlieue et les actuels arrondissements de la capitale.» (Le Monde, 1er octobre 1961.)

Avons-nous bien? N'est-ce pas une hallucination! Eh bien, non! Il faut se rendre à l'évidence: Paris, cette ville surpeuplée, cette ville sale et insalubre, ce conglomérat de vieilles maisons et de fers soudés, des esprits épris de grandeur et d'ambition et peut-être aussi désireux de se sucrer, va être étendu à l'espace de trois départements. Nous sommes en train, au siècle de la grandeur, et nos édiles rêvent sans doute que leur ville dépasse en renommée les autres grandes capitales du monde: Londres, Moscou, Tokio, Pékin, Buenos Ayres... ces vastes agglomérations d'individus vivant dans le bruit, la poussière, l'enfermement continu de la promiscuité la plus choquante et se nourrissant de conserves, de légumes avariés et de fruits verts!

Où, nos édiles sont jaloux...! Déjà grand par l'histoire, par la pensée, par les arts, et, disons-le, par l'esprit, Paris doit l'être encore par l'étendue et le nombre de ses habitants. Il faut encore plus dans ses rues et dans celles de sa banlieue, de véhicules bruyants et puants, et sur ses trottoirs de gens obsédés par l'heure et les soucis de leurs occupations; il faut encore plus de policiers, de conducteurs d'autobus, de poinçonneurs de métro et d'employés de toutes sortes!

Bref, il faut gonfler encore plus cet énorme bloc aimant qui de plus en plus attire vers lui une grande partie de l'énergie productrice du reste de la France. Cela n'est pas nouveau, certes, et d'autres que nous l'ont déjà dénoncé, depuis surtout un demi-siècle, mais, dans les temps que nous vivons, cet exode s'est tellement aggravé que certaines régions, dans les pays arides ou montagneux, sont devenues désertiques.

Mais, bonnes gens, réfléchissez un peu, raisonnez, pensez sainement, et avant tout, abandonnez franchement ce sot orgueil, qui vous pousse à

louer et admirer le grand, le haut, l'énorme alors que l'humain vous dicte de priser le beau et l'agréable, et que la majorité de vos électeurs ont soif de tranquillité, de confort et aussi d'oxygène!

Au lieu de rassembler, d'entasser, d'agglomérer, il faut dégager, aérer, disperser... Enlevez donc de Paris ces organismes pléthoriques que sont les ministères, et transportez-les en plein milieu de la France, en plein désert, où vous construisez une cité administrative modeste.

Nos gouvernants et élus de tout ordre y seront logés, et y délibéreront en toute quiétude loin du bruit et des manifestations de la population... Vous transporterez aussi les commissions et sous-commissions de toutes sortes, les offices de ce et de cela, sans oublier les tonnes d'archives, les pousse-pousseurs qui tiennent tant de place, à Paris. (En passant, une suggestion: vous les bruleriez, ces masses de papier, que ce ne serait pas un grand malheur.)

Et aussi, par la même occasion, déplacez ces usines du siècle dernier, aux bâtiments sales et souvent croutants, qui entourent Paris d'une cein-

ture de détritus et de puanteur. Rebattez-les ailleurs, là-bas, où il n'y a rien que des roches et des cailloux, bien séparés les uns des autres et construits des maisons d'habitations aux alentours, au milieu des espaces verts, où il y a de l'air et du soleil, pour les ouvriers et les employés de ces usines.

Et n'oubliez pas aussi des routes et des écoles, des dispensaires et des hôpitaux (ou plutôt, des cliniques pour tous, des jardins d'enfants et des parcs... etc., etc., etc.) Et prenez toutes les précautions pour que ces usines ne viennent pas de nouveau polluer la nouvelle atmosphère, les nouvelles eaux et le sol de la campagne environnante. Et laissez, donc, Paris, ainsi débarrassé, respirer un air plus sain, et continuer de régner sur le Monde par son esprit, ses monuments, ses musées, ses bibliothèques, ses savants et ses artistes, ses clochers et ses poètes, ses musiciens et ses peintres, ses robes et ses colifichets, ses théâtres et ses facultés... ainsi que nous le racontions, depuis des lustres, des généralités et des généralités de journalistes et de plumitifs de tous genres.

BLANQUET

UNE CAVERNE à SAINT-LEU-LA-FORET

Près du cimetière de St Leu, dans un trou plein de fumée et de gaz toxiques, vivent encore des gens, vêtus d'un autre âge.

Chômeur, ne t'y aventure pas; il y a danger pour ta santé physique et morale. Cette caverne, mal fréquentée, se prétend être une fonderie, dont la raison sociale la «S.F.A.C.A.L.» tend à donner le change, car c'est une boîte sans aucune importance.

La journée de travail y est au minimum de dix heures, sans compter les quarts d'heure supplémentaires... gratuits! Pour un effectif de trois ou quatre exploités, il n'y a pas de lavabos; le droit de s'arrêter pour casser la croûte n'existe pas; malgré les gaz de la fusion du plomb ou du bronze, le lait est inconnu; la chaleur ou, du reste, ainsi que le chauffage du troglodyte réfectoire-vestiaire!

Si vous avez le malheur d'aller trop souvent au petit endroit vous êtes espionné et si vous tombez malade la patronne des lieux n'hésitera pas à prendre sa bagnole pour sillonner les rues de la localité, en quête d'un mouchardage sur votre passé, vos idées et sur vos prétendus droits à la liberté individuelle.

En quittant cet antre, après avoir été cointamment abreuvé d'injures, par la tigresse dont il est question ci-dessus, votre prix horaire aura eu l'occasion d'être sérieusement amputé ce qui donne une idée de l'exploitation de l'homme en cette région où l'esprit syndicaliste a disparu des boltes pour faire place à l'abrutissement collectif des individus pour qui plus grand chose ne compte, à part les spectacles sportifs et la réussite du tiérec.

Un passant

Nuestro exilio y los «otros» exilios

SEGUN la historia moderna — en lo que va del presente siglo — el honorario «recorrido» de los destierros políticos lo ostenta, con orgullo, el pueblo español en lucha constante por la Libertad.

Prueba evidente de que ese Pueblo, al que pertenecemos, no es como los otros.

Los exilios rusos — después de 1905 — antizaristas los primeros, el zarista y luego el kerenskista, el italiano y el alemán (demócratas) después no han llegado, conjuntamente a igualar a los ibéricos, ni en número, ni en tenacidad, ya que, exceptuando el exilio compuesto por los hombres de Lenin, Lunachsky, Zinoviev, vencidos sin resistencia, se dislocan y desaparecen en poco tiempo adquiriendo, así, la calificación de «blancos».

Tal vez, por distinguirnos de éstos, a los hoy desterrados de Iberia, se nos tacha de «rojos», pero en fin dejemos esto de lado.

El primero de nuestros destierros — en masa — lo constituyeron, en el Rostón francés, los revolucionarios, catalanes, huidos de la «Terra Mare» a raíz de la Semana Trágica de Barcelona en julio de 1909.

Afortunadamente, estos desterrados pueden regresar libremente a la patria, un año más tarde, merced a la agitación Peninsular y universal, contra el gobierno Maura-Cierva que había asesinado, entre otros hombres del pueblo, a Francisco Ferrer y Guardia.

Al exilio catalán siguen, con pasmosa regularidad, otros exilios entre ellos el de 1917, como consecuencia de la huelga general revolucionaria de agosto de dicho año.

Este, también breve destierro nuestro, se confunde con el portugués, impuesto anteriormente por la dictadura de Carmona y continuado, ¡hasta nuestros días!, por la de Oliveira Salazar.

El ejemplar exilio lusitano — el más largo, terrible y casi ignorado de todos los del siglo XX — es el único cuyos miembros han muerto o sido exterminados casi todos, a partir de los asesinatos de Cabo Verde.

La «etapa» Primo Riverista (1923-29) bautizada al principio, con el nombre chungón de «Dieta-blandita», se endurece, gradualmente, al extremo de devenir inaguantable; hecho que nos fuerza — una vez más — al abandono de nuestra tierra.

Pocos meses más tarde de haber sido derribado el dictador jerezano, el pueblo de España — magnífico y tremendo — sin que una sola gota de sangre lo mancille, destruye la monarquía y proclama la República en abril de 1931.

El régimen republicano, en vez de afirmar su poderío, de origen indiscutiblemente popular, chalanca con sus adversarios y, como consecuencia fatal, se entroniza en España lo que dimos en llamar «el bienio negro», presidido por Lerroux-Gil Robles.

Contra un tal gobierno reaccionario, se alzan unánimes los trabajadores de la región asturiana. No menos de ciento cincuenta mil de ellos — los muertos están fuera de esta lista — van a la cárcel o al destierro (octubre 1934) pero no por mucho tiempo; porque nuestro pueblo, otra vez victorioso, vuelve a abrir, de par en par, las puertas de los presidios y las fronteras, el 16 de febrero de 1936.

Exactamente cinco meses después, los elementos derrotados, con el ejército a la cabeza, se insubordinan contra la «legalidad» republicana y, en acuerdo con toda la reacción de la Península, con los gobiernos de Alemania, Portugal e Italia y con el consentimiento de las democracias le declaran la guerra al pueblo español, el 18 de julio. Pero este pueblo nuestro, bien que inerte, responde al ataque y, por primera vez en la historia del mundo, vence, en pocas horas, al ejército de la Nación (?) en las tres cuartas partes del país.

La guerra civil española y nuestra Gran revolución, terminan oficialmente, por decreto de las autoridades (?) fascistas, el primer día de abril de 1939.

Con motivo de la derrota republicana, más de medio millón de españoles — la flor y nata del pensamiento, de las artes y del trabajo creador — se ven de nuevo obligados a tomar los caminos del destierro. ¡Y qué destierro! Va a hacer de esto veintidós años.

A partir de aquel momento, el mundo no ha conocido, ni conocerá ya más de dos exilios políticos concretos: el republicano, democrático, socialista y libertario — representado a pueblos enteros — y el fascista, que no puede representar otra cosa que el ancestro de esta sociedad moribunda.

Dicho esto — que se pasa de todo comentario — el exilio republicano español no ha pretendido nunca que los gobiernos democráticos, que un día nos dieron asilo, nos consideren a nosotros mejores y más honestos que a los fascistas. Ello sería tanto como pedir peras al olmo. Lo que sí queremos es que no se confunda a las personas decentes con las que no lo son, porque, entre el sujeto liberticida, vago profesional, enemigo del pueblo y el hombre trabajador, que aspira al bien y a la fraternidad de todos los seres de la especie humana, la diferencia es demasiado patente.

Sin embargo, los «expertos» juristas — los de Iberia y los de fuera — cuando son llamados a discernir sobre este problema de los exilios políticos, nos meten a todos en el mismo saco.

La formulación que al respecto se hacen dichos señores es la siguiente: «Entre elementos voluntariamente exiliados en un país cualquiera — digamos España — en donde viven a cuerpo de rey, solicitando atendidos por sus compadres de la Península Ibérica — y los desterrados forzados de dicho territorio, en otros países de la Tierra, no puede existir distinción alguna, por estimar — los «expertos» — que ambos núcleos conspiran contra los regímenes que les son adversos.»

«Por esta y otras razones supremas, ambos exilios, el fascista y su cominancia, deben ser medidos con el mismo rasero», etc.

¡Ah! Si al menos fuese así, la justicia política demostraría que sabe distinguir entre lo que tiene de legítimo un régimen constitucional elegido por la voluntad expresa de una gran mayoría de la población y el carácter — ilegítimo — de un sistema de gobierno impuesto a un pueblo — el de España — por la fuerza de las armas «nacionales» y extranjeras.

Hecho este distinción, según las reglas de la misma justicia legal, los dos exilios en presencia serían tratados en razón de lo que uno y otro son y representan, por sus alcances humanos. Pero — ¿a qué bon? — si el purismo de los «expertos» juristas...

Vengamos ahora a nuestro exilio actual, tan traído y llevado por propios y extraños.

Y no para pasar factura a nadie, porque los exiliados de España que aún quedamos con vida carecemos de autoridad suficiente para ello.

Pero esto puede hacerse en nombre de nuestros muertos — los no venecidos enterrados en Narvik, los dos mil que también murieron «alors» de la liberación de París y del Mediodía francés — y muchos más en la Europa entera — y sin contar los ocho mil y pico de compañeros españoles arrojados vivos en los hornos crematorios de la Alemania nazi.

¿Y qué más aún?

En resumen: Al exilio republicano español se le pueden reprochar bastantes «fallas», a saber: Se sacrificó por la liberación de todos los pueblos — más que por la misma del pueblo a que se debe — en la creencia de que los liberados con nuestra ayuda nos ayudarían — a su vez — a liberar del fascismo a la Península Ibérica.

Según Kaminsky los exilios, mirados de lejos, son más ejemplares que si se los contempla de cerca.

Pues bien: nuestro exilio, se mire como se mire, y pese a lo que pueda separar a sus componentes, les une a todos la virtud de haber durado. Y más aún: la de ser «buenos chicos» — por cierto muy neutrales — al «égard» de las leyes de asilo políticas.

El más grande de los reproches que se nos hacen, es el de querer continuar existiendo, contra viento y marea, seguros de que nada, ni nadie, podrá impedir esta continuación gloriosa, honra y prez de cualquier exilio que se estime, tal el nuestro.

He ahí nuestra decisión inquebrantable.

M. BUENACASA

La cuestión de las torturas

BRUSELAS (OPE). — «Le Peuple» publica un extenso artículo que comienza diciendo: «Se tortura en España. Desde el País Vasco hasta Cataluña, desde Andalucía hasta Galicia. Se tortura cuando han transcurrido veintidós años de la guerra civil.»

El articulista comenta con amplitud el trato dado últimamente a los vasos que fueron conducidos a Madrid y «la parodia de juicios» que se utilizó para condenar a algunos de ellos. Después se refiere a los obreros detenidos en Cataluña, algunos de los cuales tuvieron que ser hospitalizados.

«Estas torturas — sigue diciendo — no son más que la repetición de otras que se infligen regularmente a todos los que tratan simplemente de defender los derechos humanos más elementales; han sido denunciadas en varias ocasiones por los intelectuales y también por miembros del clero, mismo libre.

«La carta a los obispos, firmada por 330 sacerdotes vascos, constituye un resumen de todas las torturas que los Sindicatos Libres han dado a conocer en todo el mundo y a los organismos competentes de la ONU.

ANTE todo, debo hacer una aclaración sobre el origen del comunismo estatal y de cierto partido político totalitario. El comunismo estatal nació después del triunfo de la revolución rusa, en 1917. Los socialistas de la doctrina de Carlos Marx, triunfantes a título de Partido Bolchevique (mayoritario), sin ideología exacta, tienen en cuenta que la primera Internacional, en su Congreso de Ginebra (1873), había recomendado el sindicalismo revolucionario y la implantación del Comunismo libre por mediación de la acción directa de los trabajadores, y que la segunda internacional fue de principios socialistas estatales. Para obtener la confianza de los trabajadores del mundo entero, inclinados por la primera o la segunda Internacional, bautizaron, pocomposante, el partido bolchevique de partido comunista. Los obreros rusos triunfantes, el partido mayoritario (bolchevique) proclama el socialismo y el comunismo confusamente, realizando a la vez los objetivos de ambos internacionalismo y socialismo de Estado) engañando en suma al obrerismo mundial y a militantes del socialismo. El bolchevismo implantó la Unión de Repúblicas Socialistas Soviéticas, pasando a gobernar dictatorialmente, pretensión comunista para obtener mejor la confianza de los trabajadores rusos influenciados por el acratismo debido a la propaganda y la acción económica que los anarquistas habían llevado a cabo en la revolución y por la implantación de colectividades libres en las provincias ucranianas. Los usurpadores de la palabra Comunismo gobiernan en nombre de socialismo - comunismo - republicano, constituyendo hoy la fuerza draconiana de partido totalitario dictatorial.

Hemos visto que en Rusia no existen comunismo ni socialismo, si no una forma de gobierno absolutista que niega al ciudadano que no se somete a sus leyes draconianas, el derecho a la vida. Que existen las mismas diferencias de clase que en los países capitalistas. Los obreros son pagados según su rendimiento. El comunismo verdadero «Dar al común lo que puedes según tu capacidad de trabajo y tomar del común lo que necesites para vivir. Todos debemos hacer un trabajo de utilidad para la comunidad y comprender que mi libertad termina donde empieza la tuya.»

En consecuencia, las internacionales obreras tomaron posición ante la usurpación de sus ideologías. Socialismo y Comunismo Libertario declaran que el régimen que se había implantado en Rusia era de dictadura y que nada tenía que ver con el programa de sus internacionales. Ante esta toma de posición, los rusos constituyen la II Internacional.

El comunismo no existe en Rusia más que de nombre; pero los Estados capitalistas han tenido y tienen mucho interés en proclamar que los comunistas son los que han implantado la más feroz dictadura en Rusia y el terror en los países que los rusos han dominado y controlan por el empleo de la violencia, que niegan al hombre hasta el derecho a la vida si opina contrario a su sistema social político totalitario. Esta propaganda la hacen con la intención que el comunismo libertario sea desheredado por los trabajadores y los intelectuales liberales como ideología de redención de la humanidad. Franco ha sido orímetro actor en esta propaganda, diciendo al pueblo de España y a los países capitalistas que en la revolución de España fueron los comunistas los que expropiaron a los patronos y colectivizaron las industrias y los campos. Y como fulmos los comunistas libertarios los que expropiaron y colectivizaron, los falangistas han pretendido intencionalmente a los libertarios aceptando como entidad social de izquierda sólo al bolchevismo. Por eso los americanos y también franceses no comunistas, nos tratan a todos los refugiados de rojos comunistas.

Hecha esta aclaración y afirmando que no existe ninguna ideología auténticamente social llamable comunismo de Estado, entramos de lleno a tratar lo que separa el supuesto comunismo estatal del anarquismo.

El anarquismo es una ideología eminentemente humanitaria y racionalista. Considera que la criatura humana al nacer tiene todos los derechos al disfrute de lo necesario para vivir y que nadie nace con más privilegios que otro. El anarquismo da al hombre la autodeterminación propia en todos los actos de su vida. Le deja que piense y que compare las cosas y las determinaciones de los otros, determinándose libremente según su experiencia.

El comunismo de Estado niega la libertad de determinación del individuo. Le elimina como ser pensante y le prohíbe toda libre expresión. El partido, el gobierno, piensa y determina por él lo que le conviene. El orden lo que debe hacer. El ciudadano es una máquina que debe recibir automáticamente, todo lo que el comité imperante dicta. En comunismo ruso, el hombre no es dueño de su pensamiento. Sus ideas personales, si no están de acuerdo con los preceptos y determinaciones del Partido, no puede expresarse sin peligro de ser perseguido, infamado, encarcelado, deportado o fusilado. Si le conviene al Partido tienes que creer en sus dios o en su diablo. La educación de la infancia en las escuelas de los Estados comunistas es sometida al programa del Partido a semejanza de los Estados católicos. Enseña al niño y más tarde al hombre a creer y aceptar, sin análisis, ciegamente, lo dictado por el Partido. Y sobre todo deben convertirse en delatores de sus mismos compañeros de clase, diciendo al maestro, todos los días, lo que han oído de malo contra el Partido en la calle, en el espectáculo, en el coro, y en casa de sus padres. El obrero es educado en la creencia de que en los países comunistas se vive mejor, económicamente, y más libres que en los países capitalistas. Les han dicho que somos sometidos a inhumana explotación, pero ellos lo están a régimen de esclavitud feudal. No tienen derecho a protestar ni a faltar al trabajo sin ser condenados severamente. No pueden cambiar de trabajo porque todo centro de producción es propiedad del Estado. Consta a los comunistas, haciendo una exposición clara y con ejemplos, datos y pruebas, de la vida en los países llamados comunistas y aseguran: Los obreros en la patria del proletariado son recompensados según rendimiento a destajo, con unas monedas equivalentes a un superesfuerzo diario, exactamente igual que en los países capitalistas. El ruso en el capitalismo sin capitalistas, con un solo capitalista: el Estado, o Partido Comunista.

El comunismo autoritario da al hombre según personal rendimiento, el anarquismo según las necesidades físicas y morales del individuo. El comunismo niega al hombre el derecho a la iniciativa; el anarquismo acepta e incita al hombre a que aporte su ingenio al común y exponga en la asamblea con vistas al mejoramiento causal de la comunidad.

El comunismo establece clases entre los mismos obreros de una fábrica; el encargado, el conductor de trabajo, el jefe del personal, mas los simples manuales hasta 27 categorías. Remedo de la organización capitalista. El anarquismo dice que todos tenemos iguales derechos y necesidades. El dinero es abolido y todo estamos obligados a hacer trabajo útil para la sociedad, tomando luego del común mediante justificación de una ocupación utilitaria.

El comunismo mantiene el Estado, establece la dictadura del Partido y gobierna al pueblo con opresión y tiranía. El anarquismo elimina al Estado por inútil, reduce el Poder a las iniciativas y acuerdos de las asambleas abiertas, de barrios, pueblos y ciudades, solas leyes que se aceptan hasta que en otra asamblea se reaccionan.

El comunismo encarga el Ministerio de la Agricultura a un camarada minero, el de la Educación Nacional al camarada pastero, el de la Medicina a un abogado y la presidencia del Gobierno al secretario del Partido.

El anarquismo deja la dirección del trabajo agrario al Sindicato y el control nacional a la Federación Nacional de Campesinos, y la dirección técnica a los ingenieros agrónomos; la Instrucción Pública al Sindicato de Maestros y Profesores; la Sanidad al Sindicato de Enfermeros, Farmacéuticos y Médicos. La Educación Nacional del alumno es controlada por maestros y padres, dirigiendo al estudiante hacia la universidad del saber que sus aptitudes y preferencias aconsejan.

El comunismo crea una nueva clase de ricos — los burocratas — con todos los privilegios que tienen los privilegiados en los países capitalistas. El anarquismo elimina todos los privilegios personales que se obtienen con la riqueza colectiva y da a todos los hombres iguales derechos y deberes.

Y termina el compañero Peñalver diciendo: El comunismo de Estado es la noche eterna en la conciencia de la humanidad. El anarquismo es aurora radiante, sol que ilumina todas las conciencias en marcha hacia la felicidad eterno y total de la humanidad. — Corresponsal.

EL ACCIDENTE DE MOREDA

OVIEDO. — De los tres mineros sepultados en la mina «Porvenir», uno — Pedro Aveñedo Díaz Santerves — ha podido ser salvado tras seis días de esfuerzos, durante los cuales se alimentó con cortezas de madera.

INDUSTRIA HOSTELERA

MADRID. — Convocados por la Imperancia sindical-falangista los presidentes (otros tales) de la hostelería de cada provincia, se han reunido en la sede nacional-industrialista para estudiar el reajuste de precios; y sabido es que reajuste en términos falangistas equivale a aumento.

ACCIDENTE DEL TRABAJO

LUGO. — Estando en la confesión de sus muchos pecados en el convento franciscano, al cura José Fraga Alonso le sobrevino un síncope que lo dejó yerto a los pies de su confesor.

LA «FIESTA» DECLINA

ALBACETE. — En una conferencia de tipo nacional un crítico taurínfólo de la Radio y la Tele, ha dicho que la fiesta taurina ha de ser abarataada para no ser más un espectáculo de minorías económicamente poderosas. Viene la queja por el escaso público que concurre, a las corridas de toros en proporción al que asiste a los espectáculos futbolísticos.

NI MODO

FARRAGONA. — A la altura del collado de Lilla, algo peligroso para el tránsito fue instalado un botiquín en cofre de auxilio. El mismo no ha durado tres días. Unos cafres se apropiaron del contenido sanitario del mismo.

SURV ARGELLES-SUR-MER

SEVILLA. — Por orden del gobierno se está levantando una ciudad ligera para 10.000 habitantes con destino a los damnificados de la última riada.

ESPECTACULO DESGRACIADO

SEVILLA. — Una caravana con roya vieja recogida en toda España con destino a los damnificados del Tramargullo estaba entrando en esta capital entre una multitud de aplaudidores situados a ambos lados de la «arrieta». De pronto una avioneta del «ABC» acudida para informar «incomómicamente para el régimen» la esa «torrada de la miseria», se abatió sobre el puente matando a 5 manifestantes y dejando a otros tantos malamente heridos. Los dos tripulantes del aparato murieron igualmente.

RETIRO TOTAL

SAN SEBASTIAN. — Don José María Avanz de Menos y Rebollole de Palafox, conde de Arcos, marqués de Lazán y de Canizar, duque de Zaragoza y no sabemos si alguna otra «rosa más, ha fallecido a la histórica edad de 85 años. Intervino en la vida de ese país en todas las huelgas ferroviarias de España actuando maquiñista. Ahora cobraba el retiro para la vejez debido a sus innumerables traiciones a los trabajadores.

Noticiario

«CALEFACCION GENERAL»

TARRASA. — Por causas fortuitas han arido dos industrias: La «Electra Industrial S.A.», «Arrieta» de Castell, y «Productos Sanitarios Textiles», Puerta Nueva, 34. Hay un «bueno» herido.

ALIMANAS Y JABALIES

MADRID. — Siguen llegando noticias de Lugo acusando en la provincia la presencia de numerosas camadas de lobos. Una loba cazada pesó 70 kilos. En cambio en la provincia de Sorla lo que abunda son los jabalies. En Rebollar, pueblo faldero de la Sierra de Urbión, una pieza de esa «torrada» alcanzó el peso extraordinario de 130 kilos.

HEROE DE GUARDARROPIA

JEREZ DE LA FRONTERA. — Al titulado coronel Arturo Paz Varela le han plantado otra medalla en el pecho a cuenta de heroísmos de durante la guerra. Mandó una formación falangista que causó estragos en la retaguardia. En Jerez funciona un comité de homenajes a Paz Varela para organizarle uno cada dos o tres meses.

PRIMERA HORNADA

BARCELONA. — La primera promoción de técnicos de la industria de curridos de la Escuela nacional del mar instalada en Igualada, ha sido aprobada. Con dicho motivo los neo-técnicos pielerinos han organizado una fiesta para allegarse fondos con que regresar a sus lugares de procedencia.

GRACIAS POR LA EXPLICACION

Según el ministro del Trabajo, la existencia de E.N.S.I.D.E.S.A. «significa el comienzo de la lucha por parte del Estado para lograr la independencia comercial y la salida al exterior.»

SIGNO DE LOS TIEMPOS

Un periódico de Palma de Mallorca ha publicado este anuncio: «Sirvienta necesita señora Inglesa. Sueldo 3.500 pesetas mensuales más comida y alojamiento.»

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°)
TELEPHONE: TRUDAINE 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.
Adresser la correspondance au siège

Très important: Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral: Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9°) — C.C.P. 18.313-68, Paris
Rédaction, Administration et Trésorerie du «COMBAT SYNDICALISTE»: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9°) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
Adresser la correspondance au siège confédéral
TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5°)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Dans l'attente d'une salle à la Bourse du Travail, nos réunions ont lieu à l'Amicale laïque, et les permanences sont tenues tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget-de-l'Isle, St-Etienne.
Four tous renseignements, écrire aux secrétaires, les camarades Morel et Jouve, 41, rue des Passementiers, St-Etienne (Loire).

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).



CUBA!

AL MOVIMIENTO LIBERTARIO INTERNACIONAL A LOS HOMBRES DE BUENA VOLUNTAD

JOSE ACENA

El compañero José Acena es un viejo militante libertario, empleado de la Mercadería «La Polar» y Profesor del Instituto de la Vibora desde hace muchos años. En la etapa de la dictadura batistiana fue un firme opositor al régimen, militando activamente en el Movimiento Revolucionario 26 de julio, en el cual desempeñó el cargo de tesoro de la Coordinación provincial de La Habana. Estuvo detenido varias veces en el antiguo Servicio de Inteligencia Militar y en el buro de Investigaciones, siendo bárbaramente torturado en una de ellas. Al caer el régimen de Batista se entregó totalmente a las tareas revolucionarias, tanto en lo político como en lo sindical, hasta que el nuevo régimen comenzó a inclinarse hacia métodos totalitarios y comunistas incompatibles con su proyección ideológica. Esto lo llevó a romper con el Movimiento 26 de Julio y con el régimen llamado revolucionario, expresándole personalmente a Fidel Castro sus discrepancias ideológicas por el rumbo que se le estaba imprimiendo a la revolución. A partir de ese momento fue estrechamente vigilado por los cuerpos policíacos, hasta que aproximadamente hace cuatro meses, fue incomunicado y sujeto a una investigación acuciosa de todas sus actividades. En estos instantes sólo sabemos que el compañero José Acena se encuentra detenido en los calabozos del G-2 o Policía Política, situados en el local que ese organismo represivo ocupa en la Quinta Avenida esquina a la calle 14 en Miramar. Hasta ahora no habíamos informado sobre este caso, porque los compañeros de Cuba opinaban que la investigación sería rápida y que el compañero Acena sería puesto en libertad en pocos días. Como esto no ha sido así y la suerte de Acena cada vez nos luce más enigmática, hemos tomado la decisión de comunicar los hechos al Movimiento Internacional, al margen de nuestros compañeros del interior de Cuba, pero con ganas de que al compañero Acena se le haga justicia liberándolo inmediatamente.

LUIS MIGUEL LINSUAIN

La situación de este compañero sigue siendo incierta, pues si bien los cargos que se le hacen actualmente no son tan graves como los que se le hacían al principio de su detención, aun sigue preso. Los últimos informes sobre él, decían que sería juzgado hace aproximadamente siete u ocho semanas, bajo la simple acusación de haber concurrido a una reunión clandestina de «contrarrevolucionarios», pero no tenemos noticias sobre el juicio ni la supuesta condena.

SANDALIO TORRES

Este es un compañero simpatizante con nuestras ideas, originariamente campesino y actualmente obrero de la construcción que se encontraba laborando en obras del gobierno así ser detenido, hace aproximadamente dos meses. Este compañero también luchó contra Batista en su pueblo y a triunfar la revolución y tomar está un carácter totalitario comunista, comenzó a expresar sus discrepancias en su centro de trabajo. Con este motivo fue amonestado varias veces por los miembros del Comité de Vigilancia y los funcionarios sindicales del régimen, hasta culminar todas estas amenazas en la detención de nuestro compañero. En los instantes de ser detenido fue trasladado a la cárcel de Finar del Río, donde ha sido

sometido varias veces a la salvaje tortura del fusilamiento simulado, para obligarlo a aceptar las acusaciones que se le hacen. El compañero Sandalio hasta ahora no ha sido «quebrado», aunque se encuentra en un estado nervioso muy tenso. Es necesario realizar una campaña internacional a favor de este compañero, denunciando las torturas mentales de que es objeto y exigiendo al régimen fidelista-comunista su libertad inmediata.

Hasta aquí nuestros comunicantes. Por nuestra parte rogamos sea reimpugnada la campaña de comunicados a Fidel Castro y a las embajadas de Cuba solicitando la libertad de los compañeros José Acena, Luis Miguel Linsuain y Sandalio Torres. — La Redacción de «Le C. S.»

«Mosaicos Españoles»

Fin de Año y Año Nuevo en la Sala Sussat la noche del 31-1, 1961-1962, con: NITOX, el MARGUERITE, J. JACKSON, Trio MATEO, Alain ALAN, María LICITRA, Michel RICHARD, Gloria MORENO, Elle VALERIE, Les Trois HORACES, Carlos MENDIA y Cora CRISTEL. Baila toda la noche con el NITOX.

Servicio de librería

15 por 100 de descuento a las Federaciones Locales. Téngase en cuenta que, para todos los envíos, los gastos corren a cargo de los interesados. OBRAS PARA REGALO. Colección «Destino», bella presentación, encuadernación tela, 11 NF. el volumen. Azorin, «Cavilar y contar». Emily Bronte, «Cumbres borrascosas». José Pla, «Viaje en autobús». Principio Bismarck, «Cartas a mi novia y esposa». Milli Dandolo, «La fugitiva». Walter Scott, «La novia de Lammermoor». José Pla, «Humor honesto y vago». Joseph Conrad, «El hermano de la costa». Thomas Gautat, «La honorable jira campestr». Manuel Brunet, «El maravilloso desembarco de los griegos en Ampurias». A. P. Chejov, «El desafío». Guillermo Díaz Pla, «El engaño a los ojos». Richard Hughes, «Huracán en Jamaica». William Thackeray, «Aventuras de Barry Lyndon». Frang Thies, «Angélica». Charles Dickens, «El doctor Marriod». Theodor Fontane, «El secreto de Efrí Briest». Virginia Woolf, «Flush». Azorin, «La isla sin aurora». Paul Morand, «El difunto señor duques». José Pla, «El pintor Joaquín Mir». José María Junoy, «Las cuatro estaciones». Joseph Conrad, «Freya, la de las siete islas». Ignacio Agustí, «Mariona Rebull». André Maurois, «Bernardo Quenay». Joseph Peyré, «Presa de las sombras». Carmen Laforet, «Nada». José María Álvarez Blázquez, «En el pueblo hay caras nuevas». Ignacio Agustí, «El viudo Riuss». José Pla, «La huida del tiempo».

Solidaridad consecuente

La otra noche me desperté más pronto que de costumbre y ya no logré volverme a dormir. ¿Sabéis por qué? Pues porque no pude apartar de la memoria lo que había leído el día anterior, a saber: que he hecho el reparto de la suscripción, que con tanto tesón emprendió el periódico «SOLIDARIDAD», a los 27 beneficiarios, a razón de seis mil fr. y correspondiente al mes de noviembre, quedó un déficit de cuatro mil fr.

«¿Es que hemos olvidado ya a nuestros viejos? Yo no lo creo. Lo que pasa es que algunos compañeros, aludiendo a la decisión del pasado Congreso, que acordó destinar 25 Fr. íntegros para nuestros ancianos e inválidos, suponen ya innecesario mantener la suscripción en su favor. Mas no debe olvidarse que por diversas razones, ese acuerdo no será verdaderamente efectivo antes de varios meses, que una buena parte de afiliados no comenzaremos a cotizar con arreglo al aumento general acordado antes de enero de 1962. Así pues, se plantea un dilema: o continuamos alimentando la suscripción voluntaria o nuestros viejos sufrirán las consecuencias y dolorosas consecuencias mientras el S. I. no se halle en condiciones debidas para cumplir el cometido que el Congreso le encargó. Por otra parte, cabe hacer algunos

números o cálculos y así acaso nos hagamos todos un más exacto cargo del problema. Yo no sé si el Congreso lo tuvo en cuenta. Vamos a partir de la base de que cotizándose ocho mil afiliados, a razón de 25 Fr., ello va a dar un ingreso mensual de 200.000 Fr. Actualmente hay por lo visto 27 beneficiarios, que a razón de seis mil cada uno, suma la cantidad de 162.000 Fr. Esa cantidad de seis mil Fr. no es nada exagerada, pero aun manteniéndola, a pocos más ancianos o inválidos que se agreguen, en cuanto el número de éstos llegue a 33, entradas y salidas se nivelarán automáticamente. Todo eso como se ve, en el mejor de los casos. Pero supongamos ahora que en lugar de ocho mil compañeros, sólo coticemos normalmente seis mil. Entonces sólo podrían beneficiarse 25. Eso, repito, sin pensar en aumentar la cantidad que vienen recibiendo, que nada tiene de exorbitante.

De lo que se deduce que será necesario seguir animando la suscripción en «LE COMBAT», en favor de nuestros queridos viejos y enfermos, manera de que éstos sientan que la Solidaridad es y seguirá siendo efectiva, algo consustancial entre nosotros los libertarios.

Estamos ya en pleno invierno y el rigor del mismo no dejará de sentirse, ya que «el frío no se lo comen las ratas»; hemos de pasarlo de la forma que sea. Yo me atrevo a hacer la siguiente sugerencia: que cada compañero, cada familia cuya situación — así se lo indique, aporte 500 Fr. Si a la llamada acudimos dos mil compañeros (¿y por qué no?) se recaudará así un millón de Fr., lo que permitirá a la Comisión encargada de ello de contar con la posibilidad de atender a los actuales beneficiarios, entre tanto los ingresos por el aumento de cuota anteriormente mencionado, da el resultado necesario. Y si todo fuera como en el mejor de los casos, aumentar la lista de ayudados y la cantidad mensual asignada.

En esta época del año en que tantos esfuerzos acostumbramos a hacerse siguiendo viejas y por lo visto imperecederas costumbres, ¿es mucho pedir 5 NF. en favor de quienes tan merecido lo tienen? Que cada cual se ponga la mano en el corazón y estoy seguro que responderá afirmativamente con su óbolo.

Consecuentes y solidarios, compañeros y simpatizantes sin excepción; como siempre y en toda circunstancia lo fuimos.

ROYAN

* CHISPAS *

Montjuich pasa de los militares a la jurisdicción civil. En período su pramitaril precisamente. No tenemos disculpa. La República fue militarista a través de Azaña, republico de abolengo castrense por lazos de familia. «No me toquéis la Marina», que dijo un ministro de la idem. «No me toquéis los castillos», que determinó, sin decir, la matrona republicana. Fue así como el de Montjuich pudo contar a la disposición de los fusiladores del pueblo después del drama de febrero de 1939.

Montjuich, lugar de orgías de sangre, tiene ya la virtud de disgustar a sus mismos orgiásticos señores. En el mismo foso donde fusilaron a los anarquistas de 1894 y 1896 y a las cinco víctimas de Maura, Clerva, y A-13 en 1900 (Baró, Malet, Hoyos, García, Ferrer Guardia), perecieron una centena de fascistas en 1938-39. Lo cual da rezo, y meditación sobre la relatividad de los poderes terrenales.

Y soltaron, los milicos, el castillo, para que lo recogiera el Municipio y se lo conservara intacto. Es poco, pero la República y la Revolución hicieron menos.

Bien intencionados quisimos que en la cuspidé de la montaña judía se colocara un faro altísimo para guía de barcos y luz de libertad extensiva emanando de la libertarísima ciudad de Barcelona. No hubo caso, no hicieron caso.

Ahora, el castillo maldito va a ser museo de artefactos militares, para ser prisión de hombres, bestias y objetos represaliados. En 1936 debimos mostrar a la faz del mundo el monstruoso Corzo, lugar de atrocidades y antecala de muerte de anarquistas, página la más típica de las que ilustran la Historia de la España Negra. Y no lo hicimos.

Actualmente el Ayuntamiento barcelonés (es un decir) medita: ¿Jardín, parque de atracciones, granorio de la corona de la montaña? En primer lugar el castillo-museo, feísmo, estorba; en segundo, Barracaolís, que acocota el Monte en sus laderas cual anillo de lepra; en tercero, el cementerio en la vertiente Este, sin duda el más cadavérico de España. Con todo esto a la vista, compón-

ganme el lugar más atractivo de Barcelona. Montaña condenada que no recordará su natural belleza en tanto los hombres te contaminen con sus terribles fealdades!

CHISPERO

DEL MOMENTO

Dictaduras y dictadores

CON el sanginario y criminal sádicico Trujillo, son ya dos los grandes dictadores de la era atómica desahuciados, desalojados de sus tumbas. Stalin, considerado al cabo de ocho años de muerto como un gran criminal en Rusia, lo han cambiado de domicilio; no mereció por sus crímenes, permanecer en el mausoleo al lado de Lenin. A Trujillo lo sacaron también a escondidas, por sorpresa y de esa manera transportado a París, en avión, donde al fin autorizaron su inhumación en el cementerio du Père Lachaise, ignoramos si con carácter provisional o definitivo.

Qualquiera les hubiera hecho creer a ambos durante su «reinado» indudable, que iban a ser traídos y llevados de esa manera. Para que vayan aprendiendo los actuales. Lo extraño en cuanto al Leónidas, es que no lo recibiera su compinche Franco, ya que tan entrañables amigos habían sido siempre. Quien sabe si ve venir la ola. O acaso le negó entrada teniendo en cuenta que, pronto hará veinte siglos, cierto personaje bíblico dicen que resucitó. Figúrense, de repetirse, lo que hubiera representado para el dictador español el que otro pudiera hacerle sombra.

El reinado de los dictadores, todos sin entrañas, «scrúpulos» ni compasión alguna se va rubiando. Perón y Batista van de un lado para otro; pronto habrán de seguir el mismo camino los restantes. Los que en nombre de la iglesia católica, apostólica y romana tienen manlatada a Iberia, no escaparán a la regla. A menos mueran de un susto anteo. Quiénes al otro lado del telón de acero se consideran invulnerables, también. Ya los pueblos sometidos a hierro y fuego como el tan castigado de la isla de Santo Domingo comienzan a romper las cadenas que inmóviles los tenían sujetos. Y no se conforman con medias tintas, como ya comienzan a no conformarse los que habiendo barrido al Batistismo, han confiado más de la cuenta en el barbudo, que huyendo del avaro yanqui, fué a parar a manos del «K» ruso que lo esperaba con los brazos abiertos. Aquel a quien alcanzan las zarpas del «ag bochevique», difícilmente logra desprenderse de ellas, si no es comenzando de nuevo con otra revolución más definitiva y exenta de toda política.

Los reyes fueron unos tras otros pasando de moda y sólo quedan los adaptados a la democracia liberal-capitalista. Cada época trae su afán. La actual se va volviendo irremediablemente contra el poder personal, que denigra e inferioriza a los pueblos que lo soportan.

España, Portugal, todos los pueblos sometidos y subyugados van camino de liberarse; pacífica o revolucionariamente, ya no sabe otro dilema.

Julián Floristán

ANDRE RESPAUD: «SOCIOLOGIE FEDERALISTE LIBERTAIRE». «Manual claro y reciso del pensamiento federalista y libertario. Las doctrinas de Proudhon, Godwin, Har Ryner, Bakunin, Kropotkin, Nietzsche, Guyau y demás grandes pensadores netamente definidas». 3,75 NF. en esta Administración.

BESANA (novela del Exilio)

JUPITER

Se lo trajeron en octubre, cuando las hojas de los árboles, castigadas por los azotes de la naturaleza, habían quedado entumecidas como lenguas moribundas y los primeros vientos helados las despegaban de sus tallos y las arrastraban con macabros remolinos, hacia todos los caminos. Mr. Bernard fue a Les Tilleuls y trajo al solitario joven unos kilos de patatas y un perrito de los cuatro meteoritos que parió la perra, por cuyo acontecimiento le pusieron el nombre de Júpiter.

El gozo que tenía malas referencias en lo concerniente a sus utilidades: No sabía guardar ovejas, era miedoso y ladraba todo el día y gran parte de la noche. Defectos que Ariel se los corregiría y haría que guardase los ladridos no más que para vigilar el huerto.

ahurda del viejo picapedrero (oficio que ejercía a ratos), abrió la puerta sin llamar y le quitó las dos cebellas que aún tenía encima de la mesa sobrecargada de hachas y le dijo: «La próxima vez que me falte del huerto el más insignificante rábano, te hago volar con casa y todo».

Fildefer, un holgazán de marca, alto y seco, como sarmiento pudoso, revolvía unas patatas en las cenizas del fogón, masculillo algunas palabras patuas en dialecto provenzal y se encogió de hombros, ocultando como viejo lobo, los más sombríos pensamientos. Al regresar a Les Tilleuls encontró a Irma en el trivio, la cual se empeñó en hablarle sobre la salud de Júpiter y el brillo de las cañuelas.

«¿Por qué te burlas de mí? — replicó Ariel —. Abusas de tu hermosura, sabes arrebatador corazones inexpertos, pero el mío está bien sujeto. — Pecaire de drôle — añadía la niña en provenzal. ¿Tienes miedo de mí? ¿Me tomas por una diablésa? — Te tomo por una niña, y no quiero que te vengas hablar conmigo. ¿Qué diría la gente de aquí siempre propensa a criticar a los extranjeros?»

— Vale más — prosiguió Irma — que hables a la vieja española de Septfonds con 33 años encima y madre de un muchacho de 12 primavera. — ¿A ti qué te importa? — argumentó con severidad. Al fin y al cabo ¿para qué encolerizarse si todos sabemos mi vida mejor que la vuestra? No me ha gustado nunca contar calamidades, prefiero contemplar la hermosura campesinista y tú tomas parte de esta rústica belleza. Perdón que te hablé así, Irma; hay un complejo entre la española de Sept-

fonds y la pastorcita de Servanac. Ella es el hogar sin amor, y tú me parece como un amor sin esperanzas de hogar.

La Moza miraba el rostro sin afeitar del español; apercibía sus facciones, rígidas y nobles curtid por los rigores del tiempo y las calamidades del penoso vivir. Los ojos negros de serena mirada que enuncian un alma sencilla y generosa capaz de amar con pureza y lealtad.

«¿Sabes Ariel? — prosiguió — no soy tan joven como te crees. A simple vista parece que me río de las personas, porque soy alegre, pero sé pensar en cosas serias y distinguir las cualidades y defectos de los hombres.

Ariel comprendió que las palabras expresadas por Irma con hilaridad o sensatez podían alcanzar serias interpretaciones y consideró más prudente atajarlas con discreción y continuar su camino, considerando a Irma — que marchó enojada — como blanco espallito de abril, lleno de pinas. Divina utopía, de sus pensamientos enmarañados. Marchó a su vivienda de ermitaño, torturado por continuas divagaciones y reprochándose de no saber apurar la poca juventud que le quedaba.

Los días que precedieron procuró olvidarse de ella. Al llegar a su hogar solitario seguido de Júpiter, que le tenía siempre pegado a las piernas, no le quedaban fuerzas ni para cocinar su condomio y comía zanañorias crudas con pan seco y bebía agua del pozo. A su perro le daba pan y leche cuajada que encontraba por las masías. Así se iba a dormir tendiéndose dolorido en el lecho como despojo palpitante.

Irma vino hacia él: — ¿Qué haces Ariel? — La musa de los sueños le liberaba del presidio sin muros, y del vivir incierto. Los horizontes se despejaban de las tormentas del pasado, quedando una vida nítida y alegre. La República Española liberada de sus cadenas, llamaba del exilio a sus hijos amados. Los titanes que la defendieron afluyan de los cuatro puntos cardinales, llenos de gloria, recibidos por una lluvia de pétalos de rosa.

Entró y verás mi casta — le respondió con dulzura. Irma se estremeció al entrar por primera vez en aquella casa donde vivía un hombre solo, tímido al parecer, pero audaz cuando se trataba de tener a su merced una caperucita ingenua, curiosa y enamorada; — al menos así lo creía Ariel — que cerró la puerta para verter toda una retorcida elocuencia de ingeniosos pensamientos. Ah, pobrecilla inocente, si hubiera adivinado lo que cabalgaba por la imaginación de aquel mozo viejo! El hombre tiene un temperamento híbrido: es ángel y demonio al mismo tiempo. Irma tenía tanto miedo, que no miró las acuarles que él había extendido sobre la mesa.

«¿Por qué me temes? — dijo Ariel — Hace poco te dije que era una niña y te aprecio como un padre. En la vida no todo es vivir como los animales. No todo es trabajar en la cantera, y como puedes ver soy dibujante y pintor. La Naturaleza, es tan sublime, que mi placer es copiarla tal como mis ojos la ven y como mi alma la siente.

Irma se sentó ante la mesa admirada de aquellos cuadros que contemplaba en plena confianza. Ariel se puso a su lado; le explicaba sus obras, al mismo tiempo que la acariciaba con mano trémula los finísimos cabellos, rubios y brillantes como el oro pulido. — ¿No me temes ahora? — le susurró. — ¿Por qué he de temerte Ariel, si te quiero desde el primer día que descubrí tus sentimientos? Todo Servanac te aprecia porque eres honrado.

Ariel replicó: — Honrado, honrado... He aquí (Seguirá) VOLGA MARCOS

C.N.T. Española

F. L. DE LA CLAYETTE Chauvailles (Sadne et Loire)

Hace pública esta nota con el fin de que todos los españoles que han participado en la suscripción Pro Frescos abierta en esta localidad, puedan ver que la cantidad de 8.000 francos que nos ha sido entregada, fue enviada sin pérdida de tiempo.

Este gesto de solidaridad tiene que ser un orgullo para todos los españoles, ya que con esto contribuimos a ayudar a nuestros hermanos que sufren en las cárceles y presidios de España. El deber se impone a que todos estemos unidos en el frente de la solidaridad y no olvidemos un solo momento a los que todo lo dieron por la libertad y el bienestar del pueblo español. Nosotros, que gozamos de la libertad que el pueblo francés nos ofrece, podemos hacer mucho más de lo que hacemos por liberar de la miseria la tierra que nos vio nacer. Damos fin a esta nota, seguros de que en el futuro la palabra solidaridad no será vana en los círculos españoles de Chauvailles, ya que todos nos debemos sentir dispuestos a continuar ayudando, y a ser posible hacer más extensa la obra solidaria. — El Comité Local.

DISCO

ANTANO cuando a uno lo calificaban o se calificaba de anarquista, los creyentes se perseguían, los pacíficos temblaban y la policía se ponía en movimiento. En total, un hombre se dirigía al trabajo, a casa o al sindicato. Si registro mediaba, el resultado se cifraba en unos libros, un periódico y una pila inartefacta, es decir, de pino.

Una vez Mir de Mahón quiso justificar los desvelos del terrorismo político introduciendo en nuestros humildes hogares un libro infernal titulado «Dinamita... cerebra», plagado de fórmulas literariamente explosivas firmadas Ramiro de Maeztu, Azorin, D'Annunzio y otros tales. Semejantes hallazgos a los Tressols, Martorell, Bravo Portillo y demás sabuesos del orden más desordenado de los órdenes ordenados y mandados, les dejó la mar de confusos.

«Era típica la escena del «¡Alto! ¿Qué trae usted debajo de la blusa?» — «¿Veán ustedes: unos zapatos».

Creemos haber usado, en otra ocasión, de la cuarta de Gomeri el menor, ilustrada en «El Tiltella» de Juan Usón:

Mutras, no! el disturbio que está según una pista. Ha sentit un pet molt fort i ara cerca l'anarquista.

Naturalmente, ello ambientado por un excusado inmediato al pie del cual maldecía el inspector la proximidad del terrorista.

Esperamos estas que por su lejanía huelen a mofo estando, como estamos, en la era de la «nouvelle vague». Los papeles se han cambiado y frente a los excesos «explosivos» e incívicos de los elementos de «orden social» y «paz eterna par las familias legalmente constituidas», los estampillados de antaño nos sentimos defraudados por la pérdida de prestigio experimental.

Aunque decir verdad la dinamita que con más ahínco estábamos era la de Mir de Mahón con la que caucábamos estragos en las copiosas filas del enemigo.

Cuando un interlocutor se nos oponía resignado a resistir nuestras descargas y estampidos se encontraba con una lógica nueva en la cual jamás había soñado. Tan humanos, igualitarios y cerilles pacifistas nos manifestábamos; tanta lógica cristiana superada derrochábamos, que el contrincante abandonaba el campo confuso y derrotado, no con la cabeza partida o el cuerpo fragmentado, sino pulverizado en su saber y sus creencias. Tan medrado había quedado que en adelante no se nos oponía, no por miedo a nuestros zapatos escondidos debajo la blusa, sino por susto a nuestras dinamiteras convicciones.

Hoy, vencidos y derraigados a causa de la guerra de España con todos los desesenos que la misma ha conllevado, ya no se discute, ya no se nos tiene en cuenta. Con la agravante de que los del «orden social» de antaño son los terroristas verdad de ogaño.

¿Y si volviéramos a la dinamita cerebral de Mir de Mahón, queridos compañeros? Serán manías, si así se quiere; pero a mi esta tremenda carga de verdades se me antoja más potente que las deflagraciones nucleares de nuestros infelices días.

DISCOBOLO

«VENGPREIS, PERO NO CONVENCERÉIS»

MADRID. (OPE) — El rector de la Facultad de Letras de la Universidad Central ha prohibido la celebración de una ceremonia organizada por los estudiantes en memoria de don Miguel de Unamuno, fallecido repentinamente en Salamanca hace veinticinco años.

Días antes de su muerte, Unamuno había sido destituido de su cargo de rector a consecuencia de un incidente público con el general Millán Astray, durante la conmemoración de la Fiesta de la Raza en la que el general gritó «Muera la inteligencia» y el filósofo dijo a los militares: «Venceréis, pero no convencéis».



LE COMBAT SYNDICALISTE

PAGINAS EN IDIOMA ESPAÑOL

Abonnements : 1 an
Version française 5 NF.
Version franco-espagnole 20 NF.

Redaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
30, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9^e) C C P 3724-37 Paris

APUROS

COMO es sabido, los dictadores de Portugal y de España tienen firmada un llamado Pacto Ibérico, sedicentemente para impedir el desarrollo del comunismo en la Península, efectivamente para mantener el c u a d r o salazarista -franquista contra una fatal reacción de los pueblos que ambos poderes reaccionarios esclavizan.

Cuando las derechas españolas se sublevaron contra la República de nuestro país, Salazar demostró haberse puesto, de adelantado, de acuerdo con los cucaillas del 18 de Julio. Las guardias portuguesas detuvieron y entregaron a las fuerzas insurrectas a los republicanos gallegos que penetraron en Portugal para escapar a la venganza de los « triunfales »; e incluso en el río Miño, en Tuy, los guardias fronteros de Salazar pudieron darse el monstruoso placer de tirar al buito sobre desdichados republicanos que venían peleando en derrota desde Vigo. La crueldad de los dictadores no tiene límite.

Pese a la codicia de la España integralista sobre el territorio lusitano, las relaciones entre Lisboa y El Pardo son cordiales por necesidad. Y si algo disonante se manifiesta tras cortina, le cabe al Vaticano el deber de acordarlo.

Así el Pacto Ibérico marcha a toda máquina. Portugal apoyó a la España franquista en la ONU, y desde el Consejo de Seguridad precisamente. Cuando a Salazar un puñado de osados enemigos le escamoteó el paquete « Santa María », el Pacto Ibérico se manifestó cabal por parte de España con el envío del buque « Canarias », haciendo lado al cruceiro portugués « Albuquerque » despatchado en misión de captura del inofensivo « Santa María ». Este recalo en puerto brasileño evitando a la escuadra « pacíficera » escribir una página de heroísmo ful arañable a las fleurias consumadas por la solemne vaciedad de los gobiernos dictatoriales de Lisboa y « El Pardo ».

Merced al Pacto Ibérico fueron dos — como puede verse — las potencias que hollaron las aguas del Atlántico en plan de terror de los mares. Anteriormente Salazar no pudo ofrecer otra cosa a Franco que el pesame por el obligado abandono de las posesiones españolas de Marruecos. Simpatía declaratoria que el dictador de España le ha devuelto al portugués con motivo de apuros pasados en Angola. Recientemente, a raíz de la pérdida de Cao, el Pacto Ibérico se ha producido en nuevas — pero olímpicas — exclamaciones patriótico-literarias.

De esta guisa observamos lo que en Iberia y extensiones coloniales ocurre sin ánimo de alegrarnos por el drama que nuestras « pacíficas » dictaduras allentian, pues de tales traicomedias sólo resultan víctimas entre las cuales no se cuentan los máximos mediantes. Pero un desastre político ocurrirle a Salazar determinando la restauración de la democracia lusitana, nos pone a 28 millones de españoles en situación de euforia por el costado extremo occidental que el franquismo perdería. Y si a este previsto desquiciamiento del poder fascista portugués se añadiera el punto de mira democrático de la frontera pirenaica, no cabe duda de que el poder totalitario de las derechas españolas se vería extraordinariamente comprometido.

Ante esta afirmación — gozosa de suyo — opiniones extranjeras podrían censurarnos esa propensión a confiar el cambio de política del país a circunstancias exteriores en lugar de procurarlas con esfuerzo propio. Con ser esta observación verdadera, tal verdad lleva 25 años de retraso. La insurrección militar-falangista del 18 de julio de 1936 se efectivizó merced a la ayuda directa en dinero, armamentos y soldados facilitada por Portugal, Alemania e Italia. El desarrollo de la guerra fue man-

Meditaciones sobre la marcha

CONSIDERO yo, que a los niños se les debe habitar a que tomen una victoriosa actitud respecto a la vida. Durante el periodo de la educación escolar se les debe infundir la idea de que están destinados a ser algo en el mundo, sobre todo en lo que se relaciona con todos aquellos problemas que tienden a la valorización de las ideas manumisoras y de redención humana, y que su primera y principal hazaña para cimentar su porvenir en la vida ha de ser el vencimiento de sí mismo y el de las condiciones adversas.

Pena da oír a un joven cuyo corazón debiera rebozar de esperanzas y promesas, manifestar dudas y recelos respecto a su porvenir. Oírle hablar de su probable fracaso, parece algo así como una traición contra su propia existencia. Porque la juventud es por sí misma una victoria, una promesa, una esperanza. Un joven que habla de fracasos y desengaños es tan contra-natura como si la belleza hablara de fealdad, la salud de enfermedades y la perfección de imperfecciones. No oíríamos hablar ya más de quebras ni fracasos si a los niños se les educara en este triunfante concepto de la vida.

(De « CNT » de España)

El cazador cazado

Francisco Franco Bahamonde ha ido de caza y ha resultado cazado. El justí le ha estallado en las manos quemándole varios dedos de la garrucha izquierda.

Cazador accidentado, lo han operado de primera intención en el Hospital del Arma de Aviación, y según noticias lo operarán de nuevo para extraerle fragmentos de guante de entre la carne.

Como se ve, esto es materia simple para la crónica de sucesos. Mas, tratándose de un personaje no muy querido, es obligado que la gente suponga la existencia de un atentado en vez de una ocurrencia fortuita apta para ciudadanos desconocidos.

Nosotros, personas de excelente buena fe, creamos en la versión dada por el Gobierno: el general Franco tuvo un accidente cazando perdices. El justí sufrió avería y le estalló en las manos. En resultado, el arma estaba mal verificada y no quiséramos estar en la piel del maestro armero el cual no dejará de ser inquisidor por la policía para hacerle confesar posibles complicidades con la escuela terrorista de Tolosa.

A un cualquiera le ocurre un banal accidente, y Prensa y emisoras no se ocupan del mismo. Trátase — como ahora — de un personaje no excesivamente querido, y todos los sistemas publicitarios lanzan ondas y papel al viento.

En nuestro plan de humildad nadie nos desea un título, un cetro, un decora ni una tisis galopante; ni que diez toneladas de piedra nos caigan encima.

Franco y cuantos políticamente se le parezcan, no pueden decir lo mismo.

Si la multitud de fracasados, vencidos e inadaptados que, como piezas dislocadas, entorpecen el funcionamiento de la máquina social, pudiéramos asimilarlos esta victoria social y triunfante idea de la vida, si pudiéramos tener siquiera un vislumbre de las posibilidades que hallarían al asumir esta victoriosa actitud, seguramente se revestirían con los espléndidos ropajes de su humana filiación y no volverían a envilecerse con los harapos de la indigencia moral.

Pero la mayor parte, en vez de mejorar su condición y librarse de la sofocante atmósfera que los envuelve, la vician más todavía con su hábito y se hundían hasta la nuca en el círculo de sus propias acciones. Porque a veces parecían como si el polvo de la dificultad encubriera el camino a nuestros ojos y la niebla del desaliento detuviera nuestros pasos; pero siempre podemos insistir y persistir en nuestro propósito, aunque por de pronto no veamos los medios de realizarlo. Nuestro verdadero objetivo, nuestra verdadera finalidad « aérea » consiste en vencer las dificultades en disipar la niebla con esperanza de que al fin nos deje ver el sol, pues si volvemos la espalda encontraremos con toda seguridad el desastre.

Cuando el capitán de un buque tropieza en su rumbo con un escollo a causa de la niebla, su única salvación está en la brújula que le señala el perdido rumbo en medio de la obscuridad. Así también, cuando conturba por las contradicciones nos ocultó el camino la niebla del desaliento, hemos de sobreponernos al infortunio y recurrir, como salvadora brújula a la victoriosa actitud respecto de todas las cosas de la vida.

Pérez Guzmán

ADVERTENCIA
Habiendo sido prohibida la publicación de « Solidaridad Obrera » y luego la de « Solidaridad », la Redacción y la Administración, de ambas publicaciones nos ruegan lo hagamos constar para conocimiento de sus lectores.

Cuando en marzo de 1939 los últimos combatientes republicanos deponían las armas y pasaban los Pirineos, no quedaba en España ningún fermento revolucionario en actividad. La segunda guerra mundial podía comenzar.

Unos y otros — Oriente y Occidente actuales — habían hecho los posibles para que la catástrofe llegase después de haber agotado todos los despropósitos y enturbiar los más disparatados problemas internacionales en la Sociedad de Naciones. ¡Pobre Sociedad, como te pusieron!

Los mismos errores persisten con una tenacidad rayana en la locura. Las camisas de fuerza se agotaron entonces y la industria textil española ha sido un no ha recibido reservas de materias primas para fabricarlas de nuevo.

España fue un laboratorio y los españoles fueron transformados en conejitos de India en manos de razones de Estado y fabricantes de cañones. No olvidemos que en el proceso de Riom contra León Blum se invocó cierta capacidad armamentística en déficit a lo cual contestó el encartado: « En el excelente banco de pruebas que fue España durante la guerra civil, nuestro material dió magníficos resultados ».

Este material como el de otras precedencias occidentales dejó de llegar a nosotros cuando los técnicos creyeron que en el « banco de pruebas » de carne viva había dado los resultados apetecidos.

Los rusos stalinianos en particular se distinguieron en los que los jóvenes autores de un libro sobre « La Revolución y la Guerra de España », Pierre Broué y Emile Témime estigmatizan con el calificativo de « change aux armes ». Estos buscaban no solamente el banco de prueba de sus

Neocantata de Kant

por Angel SAMBLANCAT

EN el trabón de cuentas, que en 1794 se produjo entre el guñol y carrrocero del Estado prusiano, y el trascendentalista postulator de la razón pura, Immanuel Kant, se reptó el duelo a muerte de Sócrates con la reacción ateneica de su tiempo, enemiga de la mathesis, cultura o Hagia Sophia.

La batalla helénica le perdió el feo de los feos de la Episteme por la « especiosidad » y magnitudinario de su alma, que mantuvo con imperturbabilidad su mayéutica, y dió la vida por la verdad y por la libertad en exposición a calle obvia. ¡Fenomenal fenomenológico!

En la agarrada de Kant con Federico Guillermo II no llegó al río la sangre, porque el literata nómádic y apriorístico se comió las orejas y se rasó, haciendo la agachadura. ¡No era jallésene!

Gracias a su retobonería gansurronea, conservó la cátedra de Metafísica y Lógica, que con la debida « venia legendi », aunque con honorarios de palfrenero y pianista de café cantante, desempeñaba en Königsberg; y predicando desde la cual coronó los 80 años de soltero y virgen; fabricando actipos (ricos tipos) contra arquetipos; cojas y malas copias del oráculo de Delfos, que todos aspiraban a ser, pontificando como sibilas desde el tripode.

Kant fue metido en el brete de elegir entre ser un lumínar de la cloaca y un amaestrador de monjas, una docena de señoritos, de cachorros y cotarras de la burguesía, a los que tenía que enseñar la profesión palterna de saltimbanquis y a pasar eiegáticamente por el aro.

Y optó por lo más gurrinómico, aunque de mayor gloria. Era hijo

¡Astronauta!

(Para Liliana Echevarría — joven poetisa chilena —, al acabar de leer su libro « De mi huerto en sombras », en el que se cuenta la íntima tragedia de sus ojos sin luz...)

Cuando tus alas de metal remontan las nubes y los astros; cuando se abran en el milagro azul y ya la Tierra, apenas perceptible, sea un punto en el caos infinito, quiero pedirte, amigo, que cortes para mí un rayo de sol...
Nada me importa tu carrera loca, tu ansia de espacios ni tu sed de estrellas: esa fantástica embriaguez de mundos que de pronto ha eclipsado la razón. Nada me importe, amigo, si tus sueños son de paz o de guerra. Sólo quiero que cortes para mí un rayo de sol...
Los insignes magnates de la tierra te pedirán planetas, mundos; alas nuevas para el poder en su estúpido afán de predominio. Yo... — ¡eterno cazador de rutas imposibles! — quiero, amigo, que cortes para mí un rayo de sol...
Una blanca estrellita de luz íntima, suave; ¡una cascada milagrosa de luz, para la noche brujía de unos ojos! Ella es mujer, es joven y... ¡es poeta! Nada importa, amigo, que yo esté llorando. ¡Ay! Corta para mí un rayo de sol...
Cuando tus alas de aluminio se abran en los jardines mágicos de lo inconmensurable, ¡no busques mundos nuevos, astronauta! Corta en el cielo un ramo de ilusión para su « Huerto en sombras » que yo lo regaré con rocío de besos. — ¡Ay! Corta para mí un rayo de sol...

... ¡para encender sus ojos apagados! ¡No busques mundos! ¡Para qué queremos más mundos que este mundo sin timón? Traémos luces, sueños, sonrisas... cataratas de luz y de ilusión...
Y manos sabias de ángeles que enciendan la maravilla dulce de sus ojos. Ella es mujer, es joven y... ¡es poeta! — (No importa, amigo, que yo esté llorando...)
Cuando pases por ese loco jardín de estrellas, ¡ay! acuérdate y corta para mí un rayo de sol...
C. VEGA ALVAREZ

« LA PASCUA DEL EMIGRANTE »
(Carticatura que consta en una tarjeta de felicitación que nos han enviado varios jóvenes españoles irrobajando en Alemania.)

« Casa Antúñez »

METIDA en la profundidad del Parque de Barcelona. Un establecimiento sinietro. Un paraje infernal, a lo Goya. Un depósito de vagos y maleantes.

Harpas humanos. Muertos sin enterrar. Esqueletos con hambre de comida. Hablábanse a la oreja, muy quedo.

Por no faltar a la verdad, queda en el aire si el lazareto Antúñez era con monjas, pero, desde luego, sin colillas.

Las duchas de tabaco eran enormes. Rancho todo agua clara. Pan escaso, deglutido antes con antes.

¿Y qué hacían allí? Mientras recibían el billete de caridad para viajar en el tren, nada; en la losa se duerme el sueño eterno, y Antúñez era la losa.

Llegaban a esta casa a descansar de un karma no expiado del otro mundo.

Diffícil le es al que anda extraviado encontrarle. El inevitable, el exhombe, para levantar del suelo tendría per-

armas guerreras sino también ensayar a fondo sus armas políticas estilo Maquiavelo.

Ni a unos ni a otros interesaba gran cosa la guerra española o la revolución española que quedó transformada por arte de la magia diplomática en el « asunto español ».

« Ayudar » a la España Republicana — decían los bien informados cuyas previsiones fueron apoteósicas y apocalípticas — era conducir Europa a la guerra. Pero fué precisamente todo lo contrario: No ayudarla la condujo de hecho al desastre y a la guerra total. El ojo clínico de los grandes visionarios de la política internacional sufría de miopía a escala elevada y los profesionales del sable podían cantar victoria.

A Franco o al franquismo — ¿se puede hablar del « asunto español »?, si o no? — se le atribuye la bárbara sentencia que subrayo a continuación: « Si hay necesidad yo fusilaré a la mitad de España ». No hubo necesidad de llegar a tal porcentaje macabro porque con 2 millones bastaron para ser enterrados en los « grandes cementerios bajo la luna », al propio tiempo que enterraba la libertad, el pensamiento y la libre determinación de los españoles para construir una sociedad sin opresores ni oprimidos. Hay errores que se pagan caros.

Vicente ARTÉS

de un sastre o camisero de mulas. Y le había costado los grandes sudores llegar a ser profesor y Herr de clausuro; para quedarse por puertas y a mitad del camino, alforja o blaza al hombro.

Había dado lecciones como preceptor particular a sobrinos de cura y a hijos mancos de conde, que le ponían ratas en el bolsillo y se lo llenaban de merengue y de engrudo, hasta de pez. Y le horrorizaba « el pensar que podían volver los tiempos de la juventud, en que no tenía novias, porque carecía de dinero para llevar maritones a los titeres, y convidarlas a cigarrillos y a la chocco-latera ».

Así y todo, se atrevió aún en su didáctica, con Dios; que no había hecho toda su vida más que apredrearlo desde las nubes; declarando que es un quidam inexperimentable y anempírico, y que « la cosa en sí » nada sabemos; y que la Biblia no es menos folletinesca y barumbante que los Vedas, el Zendavesta y el Corán del Maromo.

La ortodoxia vtrifluocente y eructogosa, puso el grillo de su estómago donde Gararín. Lo tacho de maniqueo y agraeno; de racionalista y anarcóide. Y lo acusó ante el rey de estar empollando en la Universidad jacobinas y subversorias registradas a la francesa.

El monarca, soñando hallar clubs hasta en la sopa; temblando por la vaciedad de su testa; viéndose ya dar el capucete en el trono, como Luis XVI; le escribió al tauródone, de su puño y letra real, una carta que le redactó; y en la que poco más o menos le decía:

« Me llega a los ventallas de la cara, que abusando del chusco o mendrugo de cuartel que te tiro, me intoxicas a la mocedad; me la duermes con las pernicias barbitáricas o doctrinarias de la ilustración y su aventurerismo en el quimerar; adiestrándola con tus « Críticas » en la heurística funesta del raciocinio y la manía « eultrista » de la ruma. »

« Te prevengo que en mis caballerías no quiero sabios y éoricos del fielo; sino acémilas doctas en las ínicas ciencias de cargar el baste y tirar del carro, y hasta de cocearse entre sí, petulando zambombos. »

« En las aulas no necesito dialecticos, sino ayudantes de misa, clientes del Munich, tañedores del cimbalo, « ondoronos de callejón, asaltantes de donitas Ineses; y duelistas con a cara llena de chírios y cóstruas de los encuentros en que se hayan batido. »

« De esa materia prima de jabatos extraída yo granaderos para mi guardia; teleólogos y determinabilistas, que me sirven para algo más que para la bazofia en la guerra. Monstrumstrua, que no me saltará de los mirriflores, a quienes tú me estás alienando y sobresaltando en el arte naturalista de torrear becerras, echándolas los domingos al pasto y al antipasto. »

« Los ministros de mi Consejo; no entre los niños prodigio y las pancas bomba o bombo y timbal de las escuelas, misóginos y estetas la mayor parte, como tú mismo, sino entre los pinches y rancheros de mi cocina, que son artilleros y Panchos Pantera pipudos. »

« Con que, aviso a tu chochez, mi gnoseólogo; intulción y pestana. O salidas tu metodológica, o te dispongo una aula entre los loros de mi parque de Santa Souci; para que te arrojen moscos a la cuchara de la nariz de los paseantes. »

« Contestación del pobre diablo renco pedagógico al rapapelo del insolente monarca, cuyo analfabetismo y barbarie avergonzaban a Herder y a Winckelmann: »

« Me son inimpugnables las tergiversaciones que se me endosan, a cuenta del Ser de Seres, Eni, Eñitium; del Omnicomprensivo y Primigenio; Hacedor, de que todos somos hechuras, criaturas, o por lo menos futuras. Ni por las mentes me ha pasado diseminar desprecios al cristianismo y a su bardador y digitante plásmico. Os suplico prosteronado, que conservéis en vuestra gracia al más cerote y burilla de los vasallos de Vuestra Majestad. »

« Me son inimpugnables las tergiversaciones que se me endosan, a cuenta del Ser de Seres, Eni, Eñitium; del Omnicomprensivo y Primigenio; Hacedor, de que todos somos hechuras, criaturas, o por lo menos futuras. Ni por las mentes me ha pasado diseminar desprecios al cristianismo y a su bardador y digitante plásmico. Os suplico prosteronado, que conservéis en vuestra gracia al más cerote y burilla de los vasallos de Vuestra Majestad. »

« Me son inimpugnables las tergiversaciones que se me endosan, a cuenta del Ser de Seres, Eni, Eñitium; del Omnicomprensivo y Primigenio; Hacedor, de que todos somos hechuras, criaturas, o por lo menos futuras. Ni por las mentes me ha pasado diseminar desprecios al cristianismo y a su bardador y digitante plásmico. Os suplico prosteronado, que conservéis en vuestra gracia al más cerote y burilla de los vasallos de Vuestra Majestad. »

« Me son inimpugnables las tergiversaciones que se me endosan, a cuenta del Ser de Seres, Eni, Eñitium; del Omnicomprensivo y Primigenio; Hacedor, de que todos somos hechuras, criaturas, o por lo menos futuras. Ni por las mentes me ha pasado diseminar desprecios al cristianismo y a su bardador y digitante plásmico. Os suplico prosteronado, que conservéis en vuestra gracia al más cerote y burilla de los vasallos de Vuestra Majestad. »

« Me son inimpugnables las tergiversaciones que se me endosan, a cuenta del Ser de Seres, Eni, Eñitium; del Omnicomprensivo y Primigenio; Hacedor, de que todos somos hechuras, criaturas, o por lo menos futuras. Ni por las mentes me ha pasado diseminar desprecios al cristianismo y a su bardador y digitante plásmico. Os suplico prosteronado, que conservéis en vuestra gracia al más cerote y burilla de los vasallos de Vuestra Majestad. »

A nuestros amigos españoles

Compañeros de lengua española: LE COMBAT SYNDICALISTE se abre ampliamente sus puertas, con unas condiciones precisas: que colaboreis suscribiéndoos, adquiriéndolo y facilitando cuartillas firmadas, es decir, responsabilizadas.

Preferible que se recurra al razonamiento, jamás al exabrupto. Perder el gusto por el forcejeo, que no da luz ni resultado. Vayamos a reconstruir, no a denegar por sistema. Esta es tribuna anarcosindicalista y en ella nos expresaremos cual enunciado indica. No explotar para arriba ni perforar para abajo. Eucanimidad, buen juicio, y adelante, que la tarea es infinita. Millones de jóvenes españoles del interior y emigrados a la América, Francia, Alemania, Suiza y Bélgica desconocen el punto de vista de la Confederación Nacional del Trabajo. ¡Hay programa amplio a desarrollar, compañeros españoles!

Labor que podéis realizar en « Le Combat Syndicaliste », que desde este momento es vuestro órgano en la Prensa.

